

Copyright 00052689-3

Laurette MAS-CAMILLE

Trop de Noirs chez les Blancs...

Et inversement.

Nouvelles

De la même auteure :

Quand je serai béké...et autres nouvelles plus probables (Recueil de nouvelles)

Où le blanc jasmin à la rose s'assemble. (Roman)

Maudit Gamin ! (Récit)

Dlo-coucouné ou Eloge du désir amoureux
(Contes créoles)

L'assassin du Mémorial Acte (Polar)

Erotik – Chaleur Tropicale (Histoires pour adultes consentants)

Trois meurtres et demi pour le commissaire Letchimy
(Polar)

Les bêtises d'une cambrée (roman érotique, co-auteur Frédéric Peltier)

Les Dames du Parc, la passion selon Judith
(Historique médiéval)

INVICTAE L'incroyable odyssée d'une jeune migrante. (témoignage)

A moi-même, parce que s'il fallait attendre que quelqu'un me dédicace un livre, j'aurais eu le temps de mourir septante fois sept fois. Or, une fois me suffit...

TROP DE NOIRS CHEZ LES BLANCS... ET INVERSEMENT.

Tout partit du BU.MI.DOM.

Le bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer. Dans l'esprit perdu du ministre Michel Dombré naquit cette misérable idée de prolonger de façon sournoise et très discrète, cette pratique avantageuse qu'était la traite des Noirs. Il y avait bientôt deux cent ans que cet imbécile de Victor Schoelcher avait fait passer cette pétition pour l'abolition immédiate de l'esclavage. Pourtant, on le sait, en 1833, il avait plutôt hésité, pensant qu'une liberté trop rapidement acquise pourrait nuire aux esclaves. Vous comprenez, les pauvres, quel ennui ! Ils n'en auraient su que faire, trop habitués à trimer, une activité qu'ils adoraient, par ailleurs... Bon sang ! Ils étaient

taillés pour ça, ces négros !

Dieu avait bien fait les choses. Et puis, bannir les coups de fouet, c'était prématuré, selon ce même Victor. Comment vouliez-vous que les plantations soient bien entretenues sans ces châtiments corporels ? De plus, il se laissait entendre de-ci de-là que ces gens avaient la peau plus épaisse que celle des autres. Il n'y a pas de fumée sans feu. Ils ne sentaient probablement pas grand-chose, allons donc ! Et tout en cogitant salement, Michel Dombé avait eu le temps de louer, aux frais du contribuable, un appartement de six pièces rue du Faubourg Saint-Honoré et d'aménager celui-ci en bureaux indispensables au bon fonctionnement de son projet. Cela se passait au premier étage de l'immeuble. La salle de bains, débarrassée de son bidet et de son lavabo jaune pipi servirait désormais de bureau d'accueil. Une ancienne chambre fut aménagée en salon pour les réunions d'urgences. La cuisine lui était acquise. Bureau personnel. Lorsque tout fut prêt, il lança l'opération de recrutement. Il ne s'agissait pas d'utiliser les méthodes barbares du siècle précédent. Regarder la dentition, les muscles, les yeux ? Obsolète ! Il fallait prendre tout le monde, sans restriction, avec une petite préférence pour les jeunes, mentalement plus malléables. Il lança donc son idée en 1963. Elle

lui servirait de revenu d'appoint. Nous n'étions pas nés, mais d'autres l'étaient, dont ces seize mille cinq cent quatre-vingts Martiniquais, ces seize mille cinq cent soixante-deux âmes Guadeloupéennes, et ces trente-sept mille quatre cent soixante-treize Réunionnais qui se firent attraper au piège du Bumidom. Pourquoi deux fois plus de Réunionnais ? Étaient-ils plus naïfs que les autres ? Plus doux, plus soumis ? Certainement pas. Généralement plus blancs de peau - ce que Dombré considérait comme un avantage - ils se fondraient plus rapidement dans la masse populaire Métropolitaine. À quelles fins ? Faire venir des îles anciennement colonisées, des autochtones à qui l'on donnerait une formation, un travail, rémunéré à sa moindre valeur. Une magnifique main-d'œuvre sous-payée. Voilà le début de l'histoire, conjugué au passé et voilà les détails, racontés au présent de l'indicatif. Et puisque Michel Dombré ne se doute pas que bientôt, quelqu'un de plus mal intentionné que lui va lui voler son idée, en ce moment, rue du Faubourg Saint-Honoré, les travaux se terminent dans une bonne humeur contagieuse...

Pendant ce temps, au Saint-Esprit, petite commune martiniquaise peuplée de gens honnêtes, c'est le branle-bas de combat dans la famille Privat.

Guilène, la fille aînée, vient de s'inscrire. Elle est descendue exprès à Fort-de-France. Ses fesses sont serrées dans le siège du taxi collectif à cause de madame Bonpard, qui prend au moins deux places pour elle seule. Elle essaie de se pousser sur le côté, près de la portière en lui jetant un coup d'œil désapprobateur. Elle ne peut rien lui dire, madame Bonpard ne rigole pas. Elle vient même de lui faire une remarque :
- Kissa ? Mwen gwo passé-w ? (Je suis plus grosse que toi ?)

à laquelle Guilène ne peut rien répondre, par crainte d'un scandale dans l'habitacle. Elle attend patiemment d'arriver à la Croix-Mission pour sortir de là et elle ne tchipe pas, surtout pas. Elle s'en fout finalement, la semaine prochaine, elle part en France. L'autre restera remplir les taxis avec sa graisse. Au bureau du Bumidom, elle rencontre Georges, qui a un prénom de garçon, mais qui est une fille, tout bien considéré. Elle dit souvent avec regret que son père ne voulait que des garçons. Toutes ses sœurs ont eu un prénom masculin. Elle vient de Rivière-Salée, quartier Dlococo. Elle est assez intelligente, mais elle a raté son bac de peu. D'une journée. Elle s'est présentée le huit au lieu du sept. Elle a confondu les dates, ce n'est pas difficile à comprendre, a-t-elle expliqué à l'examineur qui la regarde, gueule calée, d'un

air condescendant, en écrivant des notes à propos d'elle sur son calepin, suivies d'un tchip retentissant malgré sa cravate verte et son costume amidonné. Il n'a même pas vu son décolleté, il n'en a pas besoin, c'est un macoumè. Dégoûtée, elle a raconté la scène à sa mère qui l'a envoyée là-même au Bumidom.

- Ay chèché an twavay !

Là au moins, on lui propose une formation et un emploi. Même si c'est en Métropole. Elle ne dit pas en France, le mot est Froid. Le M de Métropole la rassure, il est Maternel. Guilène et Georges sont parmi des centaines de postulants. Des milliers aussi. Il faut remplir un questionnaire, une liasse d'une dizaine de feuilles. Nom, prénoms, date de naissance, profession des parents, couleur des yeux. Bonnets B, C, BA pour les filles, nombre de testicules pour les garçons. Cochez la case correspondante. Ceux qui sont célibataires passent dans une première salle. Un grand tableau, quelques chaises. Les plus débrouillards sont assis, les autres sont comme des quilles. La fête commence. Après une heure d'entretien, tous sortent, l'esprit échauffé par ce qu'ils viennent d'entendre.

Maurice ne sera pas pris. À la question nombre de testicules, il a écrit : néant.

- Couillon !

Ça, c'est Roméo qui parle encore à tort et à travers. Et comme justement, Maurice n'est ni couillu ni couillon, il se fâche et vocifère en *râpant* sur le sol, un coutelas imaginaire. Il a le sang chaud, dit-on. Ça, pour être enragé, il l'est. D'autant plus qu'il n'a entendu dire que du bien du Bumidom. Pour lui, c'est simple, c'est une agence de voyages qui offre des billets d'avion gratuits pour la Métropole. Il paraît que les tites blanches sont à point là-bas. Il veut sa part de gâteau. Toutes les filles d'ici le connaissent déjà, elles ne veulent plus de lui, un type comme ça, dont les boules ne sont même pas descendues... Ça ne pèse pas lourd comme matos. Tchiip !

Mais laissons-là Maurice à sa colère et observons plutôt Bératrice Yonnère.

Bératrice, c'est une sacrée belle femme. Surtout quand sa bouche pulpeuse peinte en rouge pompier crie le matin dans les rues de Sainte-Luce :

-Volants bleus, vol en bleu ! Oui doudou, bleu comme le ciel, à trois francs le kilo. Je t'en mets combien ?

- C'est moi qui vais t'en mettre, Bébé, susurre Max, jaune comme un zagayak, qui traîne toujours près des filles. Et sa phrase se termine brutalement, puisque Bératrice vient de lui balancer sur les genoux les boyaux du poisson volant en question, qu'elle vient de nettoyer -

c'est cinquante centimes de plus - pour madame Larchey.

À Fort-de-France, personne ne la connaît et ne sait qu'elle est marchande de poissons. Elle *carre* donc en sortant du Bumi, comme une princesse. Béramice ne se sent plus de joie, elle se démarque des autres par ses talons hauts. Ses gros pieds forcent les chaussures et on entend presque le faux cuir hurler sous la douleur. Pas de pitié ! L'essentiel est dans ses mains. Elle a le billet ! Pas besoin de parler, ses yeux disent clairement qu'elle part à la conquête du monde. Il n'y a pas que la France qui l'intéresse, ce n'est qu'une vulgaire étape ! Elle veut la terre entière et ce n'est pas en restant sur ce caillou nommé Martinique qu'elle l'aura. Ses narines frémissent de plaisir...

En Guadeloupe, les mêmes scènes se répètent. Au Moule, on ne va plus à la pêche, on s'organise pour s'inscrire au Bumidom. À Vieux-Habitants, dans le paisible hameau de Val de l'Orge, qui deviendra plus tard une commune foisonnante, Euphasine, belle femme caraïbe, explique à son fils qu'il ne faut pas partir si loin. - Il y a de la terre ici, tu cultiveras ce que tu voudras et pourras ainsi te nourrir, fonder une famille, vivre bien, quoi !

Norbert l'écoute, respectueux, en regardant ses beaux yeux clairs. Il l'aime, sa mère, mais l'appel de l'inconnu est plus fort que tout. Songez donc ! La France ! Il partira quand même... Tous ceux que l'offre du BU.MI.DOM intéresse sont invités à se retrouver devant la mairie. Trois taxis collectifs les amènent dans la grande ville de Pointe-à-Pitre. De son côté, Gloria, qui a mis une jupe très longue pour que l'on ne voie pas qu'elle a un gros pied, a pris le car depuis Bananier jusqu'aux Abymes, puis un taxi collectif qui la dépose enfin à Pointe-à-Pitre. En arrivant, elle a aperçu Mariline, sa rivale, celle qui lui a pris son homme contre le gré de celui-ci. Malgré la longueur de sa jupe, quelqu'un, sur l'instigation de cette salope, a dénoncé Gloria et elle a été recalée. Il y a très peu de recalés. Mais elle n'est pas d'accord, elle ! Et hurle que son gros pied guérira dès qu'elle aura *jambé-dlo*, ce n'est qu'un sort que lui a jeté un *gadé'dzafè* avec qui elle n'a pas voulu coucher. Elle laisse sous-entendre que Mariline, par contre...n'a pas de gros pied. Celle-ci rigole de loin. Re-ca-lée ! De son côté, Jude, surnommé Judo, est là, tout sourire, bon pied bon œil malgré ses yeux *lolis*. C'est bon, il part. Le précieux sésame en main, il danse dans la rue en remuant sensuellement son popotin et mimant une France qu'il enlace :

- Ah, la France, doudou-an mwen...

Gloria passe, rapide et méchante en le heurtant brusquement et sa danse se termine par une chute cocasse. Il ne lui en tient pas rigueur, trop heureux de quitter la Guadeloupe. Il en a fait le tour et lesté chaque commune d'un rejeton ou d'une rejetonne. Il ne les compte plus. Il est temps de partir, ici, l'air commence à sentir mauvais pour lui.

Mais quittons l'île papillon pour partir à l'est, encore plus à l'est de l'Est lui-même, sur ce petit volcan qui s'étale de son mieux dans l'Océan Indien. À la Réunion, le peuple est si uni qu'on ne fait pas de distinction entre les Cafrines rouges, Cafrines volcan, Cafrines la-boue, les Malbaraises et les Malbars, entre les Yabs et les zarabes, les Chinois et les Malgachines, entre les Comoriens et les Mahorais. C'est ce que le monde entier croit et pourtant, Nadine Hoareau et Nadine Hoarau sont assises côte à côte et se regardent, de ce fait, en chiennes de faïence. Il y a une différence immense entre les Hoareau e-a-u et les Hoarau a-u. Les premiers sont persuadés d'être au-dessus du lot, car les a-u sont des *moukateurs* de première. Les deuxièmes savent de source sûre qu'ils sont les descendants des premiers habitants de l'île, puisque les e-a-u sont métissés plus qu'il n'est permis. Le E le

prouve. Cela a été le sujet d'une longue étude ethnologique. Ils sont donc plus légitimes sur cette île que les autres. Devant elles, une femme blanche de la Métropole leur explique le topo :

-Vous serez les dignes ambassadeurs de votre île en France. Vous voyagerez en avion, on vous attend là-bas. Reçus comme des princes, vous serez logés, nourris, bl..., payés. Le gouvernement vous propose une formation professionnelle et un emploi. La seule restriction, ne rentrer au pays que dans cinq années. Le billet de retour vous sera offert. Ou alors avant, mais à vos frais... »

- *Le nafère-là lé gaillard !!*

Rodrigue a parlé à voix haute et tous les autres ont acquiescé. Des dizaines de têtes se sont hochées. Une petite voix de castrat se fait entendre :

- *Mi gainn pas écrire !*

Énervé, le questionnaire à la main, Paul Mingapin tape l'une contre l'autre ses bottes remplies de terre rouge. Il est remonté de Cilaos parce qu'il n'en peut plus de gagner sa vie aussi misérablement, enfoui comme une taupe dans le trou d'un volcan fossilisé, alors que sa petite tête fourmille d'idées féroces. Rodrigue lui fait un signe convenu qui n'a pas échappé aux autres, à ceux qui n'ont pas osé avouer également leur incompétence scripturale.

À la sortie, sous un soleil brûlant, une petite foule s'amasse autour de Rodrigue. Les mots ont déjà fait le tour du groupe : c'est vingt francs le service. Les billets circulent, Rodrigue empoche. Depuis trois jours, à la mairie de Sainte Clothilde, il assiste aux réunions et gagne bien sa vie en remplissant les questionnaires pour les uns et surtout pour les autres. Lui, il n'ira pas là-bas. Pas fou, il a senti l'arnaque. Venir de si loin, proposer à des inconnus un voyage, une formation, un emploi et tout ça, à dix mille kilomètres de là, ça sent le renfermé, ça sent même l'enfermement. Alors ? il a fait de ce piège à créoles un gagne-pain.

C'est dans l'avion que la situation devient hilarante, où le cocasse atteint son paroxysme. Vol Fort-de-France-Paris. Dans la cabine, une hôtesse se bat avec Georges qui refuse de s'asseoir sur le siège qui lui est réservé.

- J'ai l'habitude de rester debout dans le car...

C'est plus facile pour descendre la première.

- Mais il y a huit mille kilomètres à parcourir, Madame !

La jeune femme la regarde d'un air incrédule et moqueur. Comme si ça pouvait exister, de pareilles distances.

- Ha! Ha ! Ha ! *Assé di* !.. Je peux rester debout, merci !

L'hôtesse est découragée. Elle a déjà eu du mal à placer Béramice et Guilène, dont ni l'une ni l'autre - réfractaires devant la ceinture de sécurité - ne veut s'attacher.

- *Ou pren-nou pou kabritt ?*

Désespérance.

Vol Pointe-à-Pitre-Paris. Les moteurs grondent avec un sérieux qu'il n'aurait jamais imaginé.

Les doigts de Jude, surnommé Judo, ne desserrent pas le tissu du dossier de devant. Crispé sur son siège, il n'a qu'une envie, sortir le plus rapidement possible de là.

Une hôtesse, chignon et fesses serrés, lui demande d'un ton sec de bien vouloir s'installer correctement. Il obtempère, blessé dans son amour-propre. Jamais une fille n'a osé lui parler sur ce ton, lui le beau gosse absolu au strabisme ravageur. Il se jure qu'avant l'arrivée, elle va le supplier pour qu'il lui accorde une faveur, au moins une. D'environ dix-sept centimètres. L'idée de lui desserrer les fesses fait son chemin dans sa petite tête de dragueur et il respire mieux soudain, cachant dans son sac le *tchimbois* sensé le protéger durant son voyage. La perspective d'une possibilité de *coquage* lui fait oublier sa peur et le rend serein. La pauvre hôtesse, harcelée pendant tout le vol, finira par

rendre les armes, derrière les rideaux de l'espace repas. Dix-sept centimètres. Et de longs soupirs.

Vol Saint-Denis-Paris. Paul Mingapin est heureux, enfoncé dans le siège numéro quatre-vingt treize. Le tissu est doux, l'assise est moelleuse, bien plus que le matelas de sa maison de Cilaos, qui lui sert, le jour, de canapé. Une hôtesse souriante lui explique comment ouvrir et fermer sa tablette. Tant mieux parce qu'il a, bien au chaud, une petite boîte en fer-blanc dans laquelle il y a, tout au fond, du riz blanc et par-dessus, un rougail-tomates, des *brèdes*, accompagnés d'un carry-saucisses préparés par sa vieille maman.

Il a envie de tout manger, tout de suite, mais sa voisine le surveille et il n'a guère envie de partager. Plus tard, survolant le Kenya, il aura à peine le temps d'ouvrir sa gamelle que la voisine lui sautera dessus, « juste pour goûter, » dit-elle et elle lui termine son repas, parce qu'il n'a pas su dire non à une femme, encore une fois.

Et voilà, c'est fait ! Tout ce beau peuple est en route pour Paris. Michel Dombé se frotte les mains et fait parvenir au ministère des affaires publiques une circulaire qui elle, est secrète. Elle doit être adressée à tous les hauts

fonctionnaires qui en ont fait la demande. Dans la missive, trois mots : stock en place. Puis le ministre file à Dieppe afin de vérifier que les locaux qui doivent accueillir les non-locaux sont bien salubres, suffisants et spacieux. Tout va bien de côté-là, les premiers arrivent dans la soirée et une soupe dans laquelle s'épanouissent de généreux morceaux de bœuf, mijote déjà avec bonheur.

- N'oubliez pas leur petit punch ! Pour faciliter l'intégration...

- Oui, Monsieur le Ministre.

Retour à Paris d'où il appelle le maire d'Aubusson, dans la Creuse. Là aussi, il s'assure que les familles du coin sont bien prêtes à assurer l'accueil des migrants de la Réunion.

Pas l'ombre d'une fausse note, il a mené l'opération d'une main de maître, opération qui devrait lui rapporter au moins seize millions de francs. Michel Dombé pose avec grâce ses belles chaussures vernies sur le fauteuil d'apparat installé dans son bureau pour impressionner le visiteur. Il croise les mains sur son gros ventre mou, rempli de quatre morceaux de viande qu'il a piqués dans la soupe, à Dieppe, et s'endort, bouche ouverte, conscience fermée.

Dès sa sortie de l'aéroport à Orly Sud, Norbert

ne dit plus un mot. A ses côtés Jude, dit Judo, joue avec le froid, c'est-à-dire qu'il vient de constater que lorsqu'il parle, une vapeur blanche s'échappe de sa bouche. Quand il respire aussi. Du coup, il est heureux. Ah, la France ! Norbert ne dit toujours rien. Jude le hèle :

- Hé, camarade ! Tu ne dis rien, qu'est-ce qui t'arrive ?

Le concerné roule des yeux, narines frémissantes et épaules désespérément rentrées. Il fait un signe violent de dénégation. Jude s'imagine qu'il est en train de faire une crise cardiaque. Il le secoue :

- Hé !! *Ou pa tenn ?* (Tu entends?)

Mécaniquement, Norbert met un pied devant l'autre jusqu'au bus qui doit les amener à la gare du Nord. Une fois dans l'habitacle chauffé, il parvient enfin à desserrer les lèvres et Jude peut entendre un petit grognement.

- *Bouch an-mwen glassé...*

Jude éclate de rire ! Le froid a si bien saisi au corps son compatriote qu'il n'arrive plus à ouvrir la bouche, choqué par une température aussi farfelue. Dehors il fait six degrés. Mais pour Norbert, c'est le pôle Nord. Pire, c'est la fin du monde. On le lui avait dit, on l'avait averti, mais même en s'exerçant devant le Frigidaire d'Euphasine, dite Fafa, il n'avait jamais senti un froid pareil. Un second grognement fait

s'esclaffer Judo.

- *An pa vlé rété ici-dan...*(Je ne veux pas rester ici).

Et son air féroce impressionne Georges, qui est une fille et qui le trouve déjà à son goût.

- Où va-t-on ? demande Béramice au chauffeur, fière et excitée d'être enfin sur le tremplin de ses rêves : le sol français.

Le bougre n'a pas l'air commode. Il semble un peu dégoûté de trimbaler tant de...gens des colonies dans son bus, qu'il a briqué la veille même.

- Gare du Nord.

Ces mots, Norbert les a entendus et ils lui donnent des frissons.

-Et ensuite ?

-Train pour Dieppe, nord de la France.

Les yeux de Norbert s'écarquillent jusqu'à ses tempes. Au nord du Nord ? Ah ça non ! Pas question ! Ses lèvres s'ouvrent pour crier à quel point il refuse cette destination, mais rien n'en sort, une fois de plus. Estomaqué, fâché, il se lève, attrape son petit paquet et s'avance vers le chauffeur.

- A l'arrêt !

- Zallez pas commencer à m'emmerder, les négr..

La grosse main du jeune homme lui assène une baffe guadeloupéenne. Les meilleures au monde.